

## Brèves littéraires

*Brèves*

# La pointe à la ligne

Marie-Ève Sévigny

---

Number 82, 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64163ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Société littéraire de Laval

### ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Sévigny, M.-È. (2011). La pointe à la ligne. *Brèves littéraires*, (82), 74–78.

## MARIE-ÈVE SÉVIGNY

### LA POINTE À LA LIGNE

Une nuit, je rêvai à l'écriture de mon père.

Au départ, je ne comprenais pas de quoi il s'agissait. Dans ce vide sans détail ni couleur, je me croyais le premier absent, jusqu'à ce que je finisse par reconnaître l'angoisse qui m'accapare depuis plusieurs jours. Une tension invisible, poignante, m'indiquait la menace imminente, comme une panique de chien à quelques secondes d'un orage. Puis, l'écriture de mon père apparut : sans main ni stylo, désincarnée par des mots illisibles, elle n'existait que par sa graphie d'instituteur, ses petites lettres bleues, nerveuses, ampoulées ; une floraison serrée, trop jolie pour être vraiment innocente, qui courait vers moi dans le vide, se répandait partout où se posaient mes yeux, au point de devenir des plantes grimpantes, qui montaient sur moi, s'entrelaçaient autour de ma nuque jusqu'à m'étrangler.

- Très freudien, apprécia le lendemain un de mes collègues de l'université, se roulant mon cauchemar en bouche comme un grand cru. Et d'autant plus intéressant que tu n'arrives plus à écrire.

Je n'arrive plus à écrire. Cela fait maintenant dix-huit mois. Trois mille heures à fixer le plafond.



Pour des raisons que j'ignore, mon entourage refuse obstinément de croire à la gravité de la chose. Mes collègues qui écrivent disent qu'ils sont tous passés par là ; ceux qui en sont incapables, que je suis victime de mon succès. De fait, y a-t-il quelque chose de plus castrateur qu'un roman ayant trôné pendant près d'un an au sommet des meilleures ventes ?

« Balivernes, rétorque mon éditeur, les chiffres n'ont rien à voir avec la littérature ! » Je suis tellement d'accord avec lui que je voudrais savoir pourquoi il me presse tant de publier à nouveau. Pour toute réponse, il explique mon « petit délai » par ma tâche d'enseignement et mes exigences familiales. Hélène hurlerait si elle l'entendait : selon elle, je

n'ai jamais été aussi absent, jamais été aussi accaparé par ma « vieille maîtresse pas de seins ». Je ne peux pas lui donner tort : dans mes promenades solitaires ou derrière la porte de mon bureau, avec ou sans les enfants, « même dans la chambre à coucher », écrire, je ne fais que cela. Mais tout reste confiné dans mon crâne.

N'en déplaise à mes pages blanches, j'ai en tête des fresques en vingt volumes, où les délires mystiques deviennent des pirogues sur l'Amazone. Je vois des êtres de tous les sexes, de tous les âges et de tous les temps, des peintures de guerre et des voilettes du dimanche, des cagoules blanches, des masques funéraires, qui s'approchent, s'étreignent, copulent, joignent leurs mains, les élèvent, sèment les morts ou les enfants, avec ou sans raison, plus ou moins follement. Certains jours, je suis Dieu, j'arrive à créer tout cela en un claquement de doigts; d'autres, je voudrais être enterré avec mes huit mille gisants de plâtre.

Pourtant, selon mon entourage, il ne m'arrive absolument rien. Il me faudrait beaucoup de mauvaise foi pour les contredire.



Au lendemain de mon cauchemar calligraphique, Hélène m'invite au restaurant. Préoccupé, je remarque à peine sa nouvelle coupe de cheveux, et sa robe n'attire mon attention que par son décolleté. Après vingt ans de vie commune, je me demande ce qui peut encore garder Hélène à mes côtés, car en ce qui me concerne, je ne reste avec elle que pour ses seins. Elle n'a jamais vraiment eu beaucoup d'esprit, l'essentiel de sa vie a été consacré à nos deux enfants (ce qui n'est pas rien), mais maintenant qu'ils ont quitté la maison, ne me reste plus que les seins de ma femme, ainsi que sa patience. Car il en faut devant un homme qui oublie trop souvent qu'il est marié.

- Joyeux anniversaire !

Scène étrange : la voix flûtée d'Hélène, mais ses yeux en canon de fusil, prêts à me cribler de chevrotines devant mon éternelle amnésie. 8 mai 1988. Ce n'est pourtant pas si difficile à retenir.

Dans sa main, vis-à-vis de son décolleté, un paquet cadeau rectangulaire fait une croix parfaite avec sa ligne de seins. Le sexe et l'effroi. Dans mon estomac, le pétoncle de l'entrée remonte jusqu'à coiffer la cervelle de veau. Infect.

- Tu devines ce que c'est ?

Un collier, c'est plutôt rare pour un homme. Portée par la pensée magique qui la caractérise, ma femme m'a tout simplement acheté une plume fontaine en se disant que celle-ci allait me délier la main. De fait, à l'intérieur du coffret, la plume Waterman repose dans le satin en habit du dimanche, toute digne dans son cercueil.

- Il y a autre chose.

Je suis près de tendre la main pour recevoir la bouteille d'encre, quand Hélène se lève :

- Je demande le divorce.



Quel bel objet, tout de même.

Un stylo en smoking, sobre et snob tout à la fois, ne serait-ce que par son nom anglais et son pays d'origine : Waterman, France. Je l'imagine bien dans une vitrine, Place Vendôme, sanglée dans un immeuble XVIII<sup>e</sup>, flanquée d'un portier en livrée, les yeux fixés sur les victoires de Napoléon. Près du Dior de Deneuve ou du Lancel d'Adjani, elle aurait pu appartenir à Philippe Sollers, qui achète ses pipes non loin de là. Mais c'est moi qu'elle a choisi. Et le feuillet d'instruction est formel : une fois sa pointe usée par une main, elle ne convient plus à aucune autre.

Les portes claquent dans l'appartement, au rythme de ma femme qui vide ses placards. Cantonné dans mon bureau, je ne me lasse pas de faire jouer le mécanisme de la pompe, qui aspire l'encre du carafon, la laisse couler, comme s'il s'agissait d'un élixir égyptien.

- C'est vraiment un cadeau magnifique que tu me fais, dis-je à ma femme au moment des adieux.

Mais comme elle a compris autre chose, sa gifle vaut tous les claquements de porte. La plume tombe sur le parquet,

je me précipite, dévisse le capuchon... Ouf ! la pointe est intacte. Qu'est-ce que je croyais ? Elle est en argent !



Toutefois, je ne tarde pas à déchanter. Une top model aura beau se vautrer sur votre lit avec tout son collagène dans sa lingerie italienne, si elle reste les bras en croix à fixer le plafond, vous ne tarderez pas à lui préférer la télé.

Non seulement mon problème n'est pas réglé (mon œuvre en vingt volumes s'obstinant à jouer les carmélites), mais comme si cela ne suffisait pas, ma plume elle-même se met à faire des siennes - au sens propre, s'entend. Les rares fois où une phrase consent à peut-être songer à peut-être se laisser chatouiller l'extrémité d'un syntagme, la pointe de ma plume refuse soudain de tracer un b ou un d, de barrer un t, de terminer un s. Les seules fois où elle se montre fluide, c'est après que je lui aie rempli la panse au maximum, mais c'est alors l'indigestion, sur mes doigts encore davantage que sur ma page. Bref, à force de soigner ma plume, j'en viens à négliger mon écriture.

Le propriétaire de la papeterie se fait rassurant : la pointe est garantie à vie. Si elle est défectueuse, la compagnie me la remplacera. Ma plume s'en va donc Place Vendôme pour se faire examiner sous la loupe du bijoutier.

D'ici à ce qu'elle me revienne, je retourne m'enfoncer dans mes rêveries solitaires, où la grandiloquence des images, incapable de parvenir au Verbe, commence à me chanter les vertus du cinéma.



L'objet me revient le jour où je dois rencontrer ma femme pour signer les papiers du divorce. Encadrés de nos avocats respectifs, séparés par une large table d'acajou, nous lisons le dossier plutôt que nous regarder. Entre un « considérant » et un « attendu que », j'ose un œil vers le décolleté d'Hélène : la pointe de son stylo est aussi déterminée que sa ligne de seins. Quand vient mon tour, je sors ma Waterman

de ma poche. À ma grande honte, les deux t de mon patronyme refusent de se barrer.

- Tu dois mal la tenir, me dit alors Hélène. Elle écrivait très bien quand je m'en suis servie.

Devant mon air ahuri, elle rougit, puis me révèle le pot aux roses : avant de me l'offrir, cela faisait plus d'un mois qu'elle s'en servait pour signer ses chèques, « pour être certaine qu'elle fonctionnait bien ».

Les mains à plat sur la table, j'essaie de garder bonne figure devant nos avocats. Ma femme et ma maîtresse pas de seins, main dans la main ! Inutile de dire que je les laisserai partir ensemble.



Cela s'est passé il y a un an et demi. Hélène vient de publier son premier roman. Je ne suis pas allé au lancement, mais mon père m'en a rapporté un exemplaire dédié.